

Nous pouvons maintenant répondre à la question que nous avions émise. En quoi consiste la vraie grandeur ? Nous commençons par dire que la véritable grandeur consiste à vivre pour la fin pour laquelle le Tout-Puissant nous a créés. Cette fin, comme nous la voyons maintenant, est surnaturelle, et ne peut s'obtenir que par des moyens surnaturels. La vraie grandeur doit consister à vivre pour une fin surnaturelle, et à se soumettre à cette obéissance surnaturelle, par le moyen de laquelle seule, on peut l'obtenir. Elle ne consiste évidemment en rien de naturel, mais doit être mise au-dessus de la nature, et entée dans l'ordre de la grâce, comme nous avons dit, sur le plan de notre destinée. La plus petite chose dans l'ordre de la grâce est infiniment supérieure à la plus grande dans l'ordre de la nature. La vraie grandeur est simplement dans la justice surnaturelle, dans la sainteté, en laquelle l'homme a été originellement établi, et qu'il a perdue par le péché; sainteté qui est remise par la grâce, et par laquelle nous devenons les héritiers de la promesse, et mis au nombre de ceux que J. C. récompensera par une couronne d'immortalité.

Cette réponse ne vient pas de nous, mais de Dieu qui nous l'a donnée dans la Révélation. Expliquée par la règle que nous avons établie dans nos arguments, elle doit renverser les jugemens de bien des personnes. D'un seul coup, nous devons rayer du catalogue des grands hommes l'immense majorité de ceux que le monde se plaît à honorer et qu'il offre à l'imitation et à l'émulation de la jeunesse. Prince célèbres, hommes d'état, héros, poètes, philosophes, écrivains, auteurs doivent perdre leurs rangs et tomber au dessous de celui des hommes ordinaires. Vos Goëthes, Byron, Shelley, Scott, Bulwers, Victor Hugo, Balzac, Eugène Sue, George Sand, Kant, Hegel, Cousin tous deviennent insignifiants en présence du simple chrétien, qui a donné son cœur à Dieu. Que sont vos Alexandre, vos Hannibal, vos César, vos Napoléon; devant un saint Grégoire un St. Bernard, un St. François, un St. Ignace, un St. François Xavier, et un St. Charles. Votre duc de Wellington en comparaison de St. Patrick, St. Ninien, St. Colomban et de cette multitude innombrable, dont les noms méconnus sur la terre sont écrits dans le livre de l'agneau sans tache. Les saints sont les vrais et les seuls nobles. Aucun homme est grand, qu'autant qu'il est juste, qu'autant qu'il vit dans l'ordre de la grâce, qu'il aime Dieu par-dessus toutes choses, de tout son cœur, de tout son âme, et son prochain comme lui-même, dans et pour l'amour de Dieu.

A continuer.

ÉTAT DU CULTE CATHOLIQUE A ALGER.

Nous nous abstenons depuis longtemps de juger les opérations militaires du gouverneur d'Alger. Nous sommes persuadés que s'il est moins habile tacticien que la plupart des journalistes de Paris, il a cependant, sous ce rapport, beaucoup plus de mérite que nous. Bien plus, lorsque de toutes parts on l'accablait d'injures, nous éprouvons de l'admiration et du respect pour le courage et le dévouement qu'il n'a cessé de déployer depuis la reprise des hostilités. Il n'est pas heureux, mais il est constant et brave; il fatigue les troupes, mais il ne leur impose aucun sacrifice qu'il ne fasse le premier et plus qu'un autre. A soixante-cinq ans, il endure toutes les privations du moindre soldat; voilà quatre mois qu'il supporte la pluie et le soleil sans s'être une seule fois reposé dans un lit, et il a, de plus que les autres, les soucis du commandement et le poids cruel de la responsabilité. La justice veut qu'on lui tienne compte de tout cela, sans à juger plus tard ses opérations, d'après la connaissance entière des faits et le résultat qu'ils auront produit. Nous espérons encore que ce résultat sera heureux, et nous le souhaitons ardemment. Jusqu'à ce jour, s'il faut tout dire, nous sommes moins frappés de l'étonnante habileté d'Abd-el-Kader, de ses marches rapides, de ses efforts infatigables, que de son impuissance. Jamais ce redoutable ennemi n'a déployé plus d'activité et de génie, jamais il ne s'est multiplié sur plus de points à la fois, et cependant il ne réussit qu'à nous échapper; il passe partout, il ne s'arrête nulle part; il nous inquiète sur tous les points, sur aucun point il ne résiste; nous fait voir que tous les cœurs musulmans lui appartiennent; nous lui montrons, à notre tour, qu'il ne peut prendre des fusils. S'il nous fatigue, nous l'épuisons. On dit que la situation est plus mauvaise qu'en 1840. En 1840, un soulèvement était imminent dans la province de Constantine, qui ne bouge pas et qui n'a pas bougé; la Mitidja, ou Abd-el-Kader n'a pu pénétrer et ne pénétrera pas, venait d'être brûlée par lui; la guerre était aux portes d'Alger. Blidah, Milianah, Médéah, Oran même, où commandait pourtant M. de Lamorieière, étaient vernés; nous n'avions ni Tlemcen, ni Mascara, ni aucun des postes plus éloignés qu'on a fondés depuis. Ces établissemens se développent au milieu de la guerre et même à cause de la guerre. Dans toute la Mitidja et au delà la sécurité est parfaite, la circulation n'a pas été interrompue. Nous apprenons, par une lettre du 20 février, qu'on va, dans quelques jours, organiser un service de diligence entre Blidah et Médéah: en 1840, pour aller de Blidah à Médéah, il fallait plusieurs milliers d'hommes et de l'artillerie; quant à la route d'Alger à Blidah, elle est, suivant l'expression de notre correspondant, "plus fréquentée que celle de Paris à Meaux; du matin au soir elle est sillonnée de grosses diligences à cinq chevaux, d'omnibus et de voitures de toute espèce." Pour maintenir les choses dans un tel état, en présence d'un ennemi tel qu'Abd-el-Kader, et qui a tant de ressources, il a fallu une énergie égale à la sienne, des talens supérieurs aux siens. Nous doutons que personne, dans les circonstances où nous sommes, eût servi la colonie avec plus de zèle que M. Bugeaud, et pourvu aux périls de la situation avec autant

de bonheur. Notre opinion là-dessus est encore celle de M. de Lamorieière, lorsque il y a quelques mois, à la reprise des hostilités, il appelait en Afrique la vieille expérience du maréchal. Si l'événement nous donne tort, nous le dirons, sans manquer d'égards pour un brave soldat qui aura pu se tromper ou devenir malheureux, ce qui n'est pas la même chose, mais qui serait mort cent fois plutôt que de ne pas remplir héroïquement son devoir.

Avec la même franchise que nous défendons M. le maréchal Bugeaud sous le rapport militaire, nous déplorons son action, ou plutôt son inaction en matière de gouvernement civil. La colonie est administrée d'une façon déplorable. Le maréchal, soit indifférence, soit dégoût, soit désir d'éviter des tracasseries sourdes et incessantes, abandonne toutes les affaires de l'ordre purement civil à des mains incapables, à des esprits étroits et méchants, qui font, sous le manteau de son autorité, tout le mal qu'ils veulent faire, et qui sont surtout animés des passions les plus sales et les plus obstinées contre tout ce qui tient à la religion catholique. L'intelligence grossière de ces commis n'a pu s'élever encore jusqu'à comprendre la puissance civilisatrice du christianisme; ils en sont aux idées du Constitutionnel de 1825, et se conduisent en conséquence. Au moment où l'on va nommer un nouvel évêque d'Alger, il est important de révéler le mal que l'administration fait et veut faire au culte, dans ce malheureux diocèse. Ce sera l'objet d'une suite de lettres dont nous publions aujourd'hui la première.

Un dimanche à Alger.—L'église catholique.—Le temple protestant.—Les travaux de la cathédrale.—L'hôpital.

J'ai suis arrivé à Alger, après dix jours d'une traversée fort périlleuse, le surlendemain de Noël. Je cherchai l'église, mais je ne pus trouver un clocher au milieu de tous ces minarets. La nuit vint, j'allai chercher un gîte, le cœur un peu serré de n'avoir pu remercier Dieu devant ses autels.

Le lendemain, c'était un dimanche, dès le matin je me fis indiquer l'église. Sans la croix de bois noir que j'aperçus enfin, je me serais encore mépris. La seule église d'Alger est une petite mosquée, à peine sortie des débris de démolitions récentes. Ce pauvre sanctuaire, que je ne pourrais comparer qu'à l'église Sainte-Valère, ou tout au plus à l'église Saint-Ambroise-Popicoût de Paris, avait été ouverte dès cinq heures du matin, et au point du jour la foule s'y pressait déjà à ne pouvoir y entrer; je parvins cependant à me faufiler. Je vis avec édification le recueillement et la piété de tous ces hommes qui, debout, sans pouvoir faire un mouvement, étaient serrés autour de moi. Sans doute, je ne me trouvais pas là au milieu d'un monde bien distingué. L'odeur du vétyver ne dominait pas comme à Saint-Thomas-d'Aquin ou à Notre-Dame-de-Lorette: la plupart des fidèles n'étaient que de simples artisans; mais aux yeux de Dieu, l'âme d'un ouvrier vaut bien celle d'un prince ou d'un banquier, et j'étais heureux de respirer dans une atmosphère de foi: je voyais toutes les lègres remuer, et sur les cœurs j'apercevais beaucoup de mains roulant les grains de gros chapellets de bois. D'heure en heure, pour chaque messe et chaque instruction qui accompagnait, tantôt en français, tantôt en langue étrangère, toute cette foule se renouvelait; encore, à certains moments, beaucoup ne pouvaient-ils entrer. En voyant une telle affluence, je fut étonné qu'il n'y eût encore que cette petite église à Alger. J'appris que l'on disposait une autre mosquée pour le culte catholique, et je me dirigeai de ce côté.

Cette mosquée est la première qui ait été transformée en église lors de la conquête; ce n'est pas la plus grande, mais certainement c'était bien de tout Alger le monument maure du meilleur goût, le plus complet, le plus riche en sculpture, en ornemens de toute espèce. Toutefois, l'on comprit que pour une ville qui compte déjà une population de 60,000 habitans, dont les deux tiers catholiques, puisqu'il ne s'y trouve guère plus maintenant de 12 à 15,000 Maures et 6,000 Juifs, on comprit, dis-je, que pour 40,000 âmes, dans un siège épiscopal, il fallait une cathédrale. Le malheur voulut que la pensée du Gouvernement comme de l'architecte s'arrêtât à agrandir cette jolie mosquée. On proposa d'abord, par derrière, la construction d'un chœur et d'un tour, mais l'on imagina ensuite de raccorder le reste de l'édifice avec le plan du nouveau chœur de l'architecte, et bientôt voûte et péristyle disparurent; il ne restait plus que quatre murailles en ruines, sur lesquelles on a déjà commencé à rajuster quelques pierres de taille; cela dure déjà depuis trois ans, et au train dont vont les choses, il est difficile de prévoir quand la cathédrale de Saint-Philippe pourra être achevée. C'était aussi l'avis d'un brave maçon qui se trouvait là au moment où j'examinais l'édifice. "Voyez-vous, Monsieur, me dit-il, on a démolé les anciennes voûtes, et en vérité, je crois que c'est uniquement pour faire aller le commerce, car elles eussent tenu plus longtemps que les nouvelles. En voilà déjà une là bas qui commence à branler, et nous allons dans quelques jours la recommencer d'après l'ordre de M. l'inspecteur en chef des bâtimens civils. Cela va bien nous retarder en besogne. Vous voyez que nous sommes occupés, en ce moment, à percer des fenêtres dans les vieux murs: c'est un ouvrage du diable; il faut élayer les voûtes, et nous faisons sauter presque toutes les anciennes pierres à mesure que nous cintrons une nouvelle fenêtre; c'est à peine si les fondations resteront."—"Assurément, répliquai-je, il eût été beaucoup plus simple, puisque l'on tenait à refaire les constructions du haut, de ne point commencer par là; vous eussiez travaillé dans le bas avec plus de facilité. Mais, maintenant, cette besogne ingrate terminée et tous les vieux murs renouvelés, l'édifice va sans doute s'élever à vue d'œil. Je vois dans le chantier une grande quantité de pierres, plus peut-être qu'on en a employé."—"C'est bien possible, Monsieur, quoique, depuis trois ans on en